

## Hector-Louis Langevin à la Conférence de Londres (1866-1867)

Alex Tremblay Lamarche

Numéro 129, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay Lamarche, A. (2017). Hector-Louis Langevin à la Conférence de Londres (1866-1867). *Cap-aux-Diamants*, (129), 39–40.

# HECTOR-LOUIS LANGEVIN À LA CONFÉRENCE DE LONDRES (1866-1867)



Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Londres est une ville industrielle en plein essor qui profite des nouvelles technologies qui voient le jour à cette époque pour moderniser ses infrastructures. En 1866, lorsque Hector-Louis Langevin passe dans la capitale britannique, il peut ainsi être témoin des travaux d'aménagement des berges de la Tamise qui ont cours depuis le début des années 1860 (« Progress of the Southern Embankment of the Thames at Lambeth », *The Illustrated London News*, 23 juin 1866, p. 608.).

En 1866, Hector-Louis Langevin est appelé à se rendre à Londres pour participer à la conférence qui s'y tiendra dans le but de rédiger la version finale de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique (AANB) et d'en assurer l'adoption par le Parlement impérial. S'il profite de l'occasion pour retrouver la capitale britannique avec plaisir, femme et enfants lui manquent cruellement et il ne se passe pas une semaine sans qu'il ne leur adresse plusieurs lettres pour les tenir au fait de son quotidien dans les vieux pays. Cette abondante correspon-

dance conservée au Centre d'archives de Québec de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Fonds Famille Hector Langevin, P134) permet non seulement de pénétrer dans l'intimité d'un homme qui se retrouve loin des siens, mais aussi d'en apprendre plus sur les jeux de coulisses qui s'opèrent à cette occasion et sur les rapports de force qui existent entre les différents délégués. Après avoir fait le voyage avec M<sup>gr</sup> Thomas Louis Connolly, archevêque catholique d'Halifax, William McDougall et la fille de ce dernier à bord du *China*, Lan-

gevin arrive à Londres le 17 novembre 1866. Tous les délégués ne sont toutefois pas encore arrivés, mais cela n'empêche pas ceux qui sont déjà là de commencer à tenter de tirer leur épingle du jeu ou de rallier des collègues à leur cause. Il est ainsi question d'offrir à Langevin le poste de gouverneur de la baie d'Hudson lors d'une rencontre entre McDougall, le magnat des chemins de fer Edward W. Watkin et l'un des directeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Si cela n'intéresse guère Langevin puisqu'il lui faudrait aller demeurer à

la Rivière-Rouge et que cela « serait [l']enterrement vivant », il se garde bien de refuser au cas où cela pourrait profiter à un ami. Lorsque les travaux de la conférence commencent en décembre, les délégués entremêlent travail, mondanités et affaires personnelles. Langevin occupe ainsi son temps à travailler sur l'AANB et à régler des affaires au sujet de mines dans lesquelles il a investi en journée et à fréquenter les théâtres de la capitale en compagnie de ses collègues en soirée.

S'il existe une certaine solidarité entre les délégués canadiens de passage à Londres, Langevin se sent cependant par moments bien seul. George-Étienne Cartier et lui sont en effet les seuls francophones catholiques parmi les membres de la délégation et Cartier passe tellement de temps dans les salons londoniens qu'il est bien souvent loin du Westminster Palace Hotel où se sont installés les délégués du Canada-Uni. Qu'à cela ne tienne, Langevin, « quoique seul parmi les loups »

bien loin de se sentir interpellé par les invitations à flirter avec l'Église d'Angleterre qu'il reçoit de la part de ses collègues. Dans une lettre à sa mère, le 25 novembre 1866, il révèle en effet que « McDougall, sa fille, M<sup>lle</sup> [Susan Agnes] Bernard & sa mère viennent de partir pour aller à leur office protestant à l'Abbaye de Westminster. Ils m'ont invité à aller avec eux, mais je trouve leur église assez froide comme elle est, sans aller me glacer avec leur sermon et leur service qui ne parle pas au cœur. » S'il existe une certaine porosité entre catholiques et protestants au sein des élites et si Langevin prend plaisir à fréquenter ses collègues anglicans, il demeure toutefois pétri d'une culture fortement marquée par un catholicisme ultramontain. Il subsiste une frontière qu'il ne désire pas franchir. En contrepartie, cela ne l'empêche pas d'assister au mariage de John A. Macdonald et de Susan Agnes Bernard en l'église anglicane St George Hanover Square le 16 février 1867 et de participer aux festivités qui s'ensuivent.

gués en novembre et en décembre, les mois de janvier, février et mars voient quelques tensions surgir. Langevin craint que la nature de l'union ne soit modifiée à la dernière minute et sent le besoin de prolonger son séjour afin de s'assurer « que le Bill passe et qu'on n'y met rien pour en changer la nature et enfoncer le Canayien ». Qui plus est, les rancunes et les amertumes de chacun ressortent à mesure que la tension se fait de plus en plus vive. À la mi-février 1867, lorsque le secrétaire d'État aux Colonies, Henry Howard Molyneux Herbert, 4<sup>e</sup> comte de Carnarvon, invite Langevin à dîner alors qu'il a déjà reçu Macdonald, Cartier et Galt près de trois mois plus tôt, l'ancien maire de Québec laisse savoir à sa femme que « [c]omme il a attendu longtemps pour m'inviter, je lui ai fait dire que j'étais invité ailleurs pour ce jour-là. Je veux apprendre à ces petits grands nobles qui n'ont souvent dans la tête que le sang plus ou moins noble qui s'y trouve, que nous ne tenons pas à leurs invitations. » Le 27 février, c'est au tour de la reine de convier Macdonald, Cartier, Tupper, Galt et Tilley et de provoquer un certain mécontentement parmi la délégation canadienne. Aux dires de Langevin, « [p]lusieurs de nos collègues du Canada et des Provinces [maritimes] sont offusqués à ce sujet. Comme si nous pouvions tous être présents à la fois lorsque la Reine ne reçoit que 260 personnes! »

N'empêche, l'AANB est finalement adopté par la Chambre des communes le 4 mars 1867 et Langevin estime ensuite qu'il peut enfin regagner Québec. Il rentre ainsi le 26 mars satisfait du travail accompli avec le sentiment que « c'est un grand événement pour le Canada & l'Empire, et c'en est un grand pour moi puisque j'ai eu la main à ce grand œuvre et que j'ai pu rester à mon poste sans manquer aux principes et sans risquer en quoi que ce soit l'avenir du pays ».

**Alex Tremblay Lamarche**



En 1866, quand Hector-Louis Langevin se rend avec les autres délégués canadiens à Londres pour faire adopter l'AANB au parlement impérial, il loge à environ 300 mètres du palais de Westminster (Félix-Hilaire Buhot, *Westminster Bridge or Westminster Clock Tower*, 1884, gravure, New York Public Library).

(l'expression est de sa plume), continue à respecter les prescriptions de l'Église catholique en faisant ses deux jours maigres par semaine. Il est également

Les derniers mois que Langevin passe à Londres s'avèrent toutefois plus difficiles. Alors qu'il semblait régner une certaine camaraderie entre les délé-